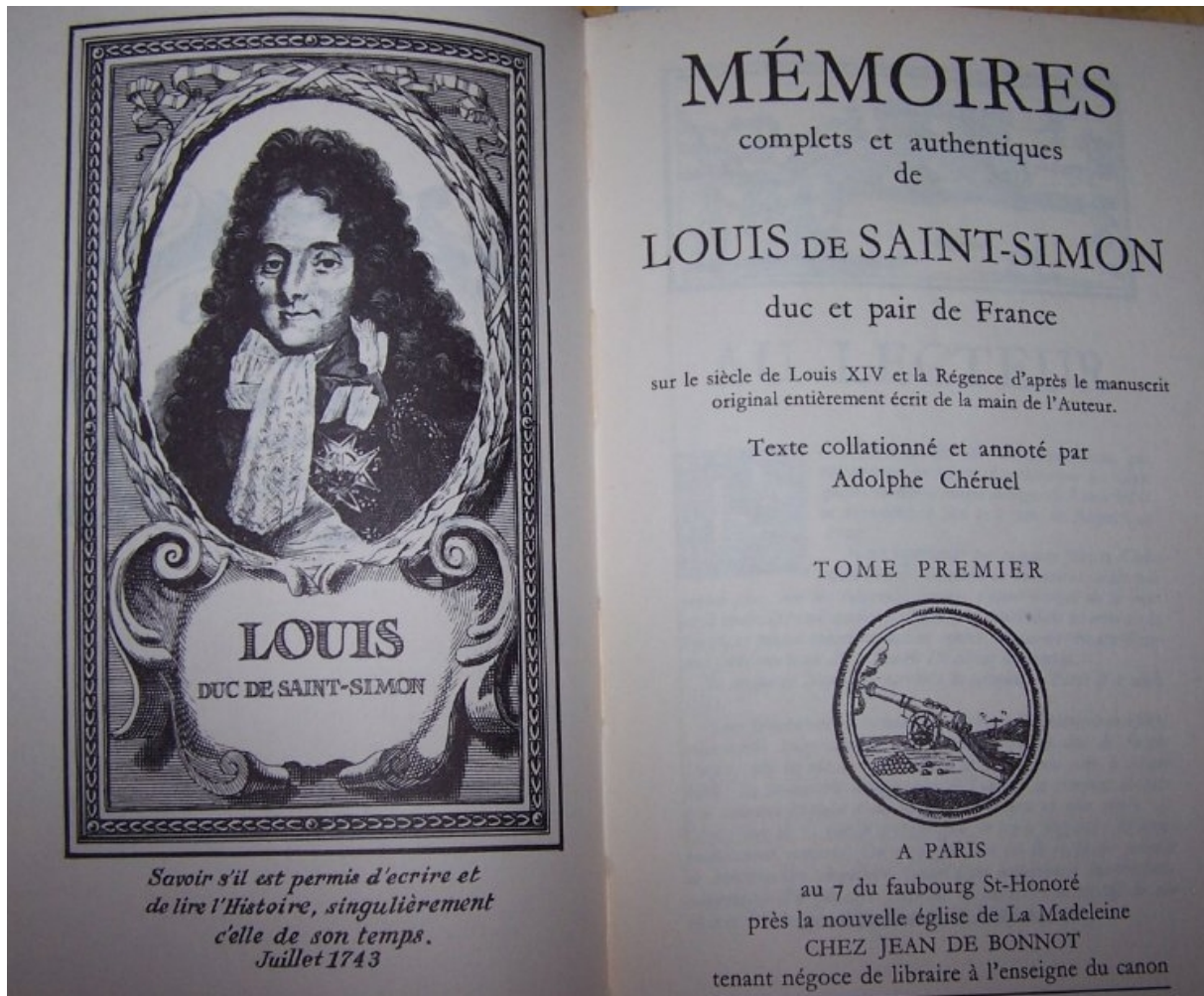


Le miracle Saint-Simon



Stéphane Zagdanski

Louis de Rouvroy participe du miracle. Il naît d'un père âgé de 68 ans – ce qui au XVII^{ème} siècle revient à être engendré par Mathusalem – et, comme pour souligner le prodige de son apparition, sa progéniture se vaporise dans la médiocrité. Louis de Rouvroy, deuxième duc de Saint-Simon, est seul au monde de son espèce. Belle ironie, que celui qui guerroya ardemment pour la Pairie fût hyperboliquement *hors-pair* ! Un indice : parmi les 6200 volumes de sa bibliothèque de mémoires et d'histoires, on trouve deux romans de la singularité et de la solitude : *Gulliver*, et *Robinson Crusoé*.

Le miracle consiste en ce que Saint-Simon n'est pas tant un historien que l'Histoire même se tendant un miroir pâtiné d'une verve virtuose. À 24 ans, il demande à Rancé son aval pour continuer de rédiger des « espèces de Mémoires de ma vie qui comprenaient tout ce qui a un rapport particulier à moi, et aussi un peu en général et superficiellement une espèce de relation des événements de ces temps, principalement des choses de la Cour ». Ici s'applique une réflexion de Yorck à Dilthey, citée par Heidegger dans *Être et Temps*: « Le donné psychophysique en sa totalité n'est pas mais vit, voilà le noyau de l'historicité. Et une méditation de soi qui n'est pas axée sur un je abstrait mais sur mon je dans sa plénitude va me trouver historiquement déterminé, de même que la physique me reconnaît cosmiquement déterminé. Exactement comme je suis nature, je suis histoire. »

Louis de Rouvroy est histoire sous la forme miraculeuse du Verbe. York écrit encore à Dilthey : « Il en va ainsi avec l'histoire, que ce qui fait spectacle et frappe les yeux n'est pas la principale affaire. Les nerfs sont invisibles comme est en général invisible l'essentiel. Et de même qu'on dit : "Si vous étiez calme, vous seriez fort, de même est également vraie la variante : si vous êtes calme, vous percevrez, c'est-à-dire comprendrez" ».

Archange du Temps gravant à l'acide ses notes sur le vif, avant de refonder patiemment « ces vérités exactes, mais sans aucune vraisemblance, et que la

postérité ne croira pas », doué par conséquent d'une nervosité littéraire sans égale – une nervosité suprêmement calme ! –, profond comme un fleuve, pétillant comme une salpêtrière, qui mieux que Saint-Simon sut distinguer la nervure de l'Histoire.

Saint-Simon se vit en chroniqueur *sui generis*, doué d'une mémoire méditante et mobile qui perçoit tout, traverse tout, sait tout, juge tout... et survit au vortex de sa propre intransigeance par la grâce, là encore miraculeuse, d'un style spontanément génial – sans précédent et inimitable. Ce miraculé de conception peut ainsi logiquement évoquer sa résurrection symbolique en conclusion des 8000 pages de ses *Mémoires* : « Tout m'avait préparé à me survivre à moi-même, et j'avais tâché d'en profiter. »

Plus qu'aucun autre écrivain, pourtant, Saint-Simon a suscité ses incrédules. Comme le miracle divin échappe aux lois de la nature, Saint-Simon échappe à l'athéisme des cervelles historicistes. Chéruel, qui était aussi un historien normand – il fut professeur de Flaubert à Rouen, examine la question en 1865 dans son essai *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV* : « Observateur curieux et sagace, lié avec les divers partis, s'efforçant de compléter les témoignages l'un par l'autre et de les contrôler par des documents écrits, il s'est livré à un travail consciencieux pour arriver à la vérité. Sa vie entière l'atteste. Mais son imagination a souvent suppléé à l'insuffisance des documents ; elle a grossi des détails sans importance et amoindri des faits considérables. » Positiviste typique, Chéruel ne saurait embrasser l'extralucidité d'une « imagination » chauffée à blanc, ni comprendre que sa propre appréciation des « détails sans importance » et des « faits considérables » n'est pas moins biaisée et subjective que celle qu'il reproche à Saint-Simon, sans oser l'attaquer de front. « Sa vie entière l'atteste ». Il délègue cette basse œuvre à Théophile Lavallée, « un de ceux qui l'ont jugé avec le plus de sévérité ». Lavallée traite les récits de Saint-Simon de « romanesques », de

« contes absurdes », et conclut : « Les *lettres de Mme de Maintenon* doivent être regardées comme le contrepoison moral et historique des *Mémoires de Saint-Simon*... »

Jugeant l'himalayesque Saint-Simon depuis l'ombrageux goulet de son cervelat moralisateur, Lavallée énonce malgré lui de puissantes vérités sur sa propre tétraplégie spirituelle. Car c'est bien un différend théologal qui oppose les historicistes au divin duc. En exergue de son *Histoire des Français depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1830*, Lavallée a inscrit cette pensée de Fénelon : « L'homme s'agite, mais Dieu le mène. » On ne saurait être plus éloigné de la théologie intuitivement combative de l'archange Saint-Simon pour qui, à de rares et saintes exceptions (Rancé, Beauvilliers...), c'est le Démon qui mène invisiblement les agitations fabuleuses des 7850 personnages de son immense roman.

Tel est tout le propos de la célèbre introduction des *Mémoires* : « *Savoir s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire singulièrement celle de son temps* ». D'emblée Saint-Simon pose les jalons du rôle que le Saint-Esprit assigne à l'écrivain dans l'Histoire : le Diable, « père du Mensonge », mène le bal à l'insu des danseurs ; le démasquer en esprit et en vérité est donc œuvre sainte. « Savoir », « écrire », « lire », voici la trinité au nom de laquelle Saint-Simon prend les armes. D'elle-même, l'Histoire n'est rien, sinon le voile recouvrant des événements muets sous l'immense brouhaha des commentateurs intéressés qui n'apprennent ni ne comprennent rien. Toute l'œuvre de Saint-Simon consiste à porter la flamme du phrasé là où s'obombré la cour du Roi Soleil. Comme il n'est pas certain que ce soit bien évangélique, il se place sous l'égide de la vérité, mot qui revient avec insistance dans sa lettre de 1691 à Rancé : « La vérité s'y rencontre tout entière et la passion n'a fait qu'animer le style. » Pour Saint-Simon, l'« historien » est apocalyptique. Il a la charge de « révéler » ce qui ne demande qu'à demeurer enfoui. « *Savoir s'il est permis d'écrire et de lire*

l'histoire... » le seul historien qui vaille c'est celui qui « lit », en effet, dans les pensées. « Pour être utile il faut que le récit des faits découvre leurs origines, leurs causes, leurs suites et leurs liaisons des uns aux autres, ce qui ne se peut faire que par l'exposition des actions des personnages qui ont eu part à ces choses... C'est ce qui rend nécessaire de découvrir les intérêts, les vices, les vertus, les passions, les haines, les amitiés, et tous les autres ressorts tant principaux qu'incidents des intrigues, des cabales et des actions publiques et particulières qui ont part aux événements qu'on écrit, et toutes les divisions, les branches, les cascades qui deviennent les sources et les causes d'autres intrigues, et qui forment d'autres événements. »

Et lire dans les pensées revient à « deviner à travers les murs », formule que Proust – inséminé comme nul autre par le miracle Saint-Simon – applique aux romanciers. Une fois n'est pas coutume, Proust et Sainte-Beuve s'accordent, ce dernier décrivant le don parapsychologique du mémorialiste : « Il est doué par nature d'un sens particulier et presque excessif d'observation, de sagacité, de vue intérieure, qui perce et sonde les hommes, et démêle les intérêts et les intentions sur les visages : il offre en lui un exemple tout à fait merveilleux et phénoménal de cette disposition innée. »

Romancier, en ce sens mystique, Saint-Simon l'est souverainement. En témoigne cet autre extrait, qui démontre pourquoi les reproches que lui firent les historiens de métier manquent leur cible : « Avoir pour but de mettre son lecteur au milieu des acteurs de tout ce qu'il raconte, en sorte qu'il croie moins lire une histoire ou des mémoires, qu'être lui-même dans le secret de tout ce qui lui est représenté, et spectateur de tout ce qui est raconté. »

Un bon théologien remarquera que cette sagacité omnisciente et ubiquiste est un des apanages du Diable. Certes, et il n'est pas absent des *Mémoires*, Saint-Simon lui témoignant le respect dû à un adversaire redoutable. Ainsi, le

duc de Maine possède « de l'esprit, je ne dirais pas comme un ange, mais comme un démon, auquel il ressemblait si fort en malignité, en noirceur, en perversité d'âme... » Et dénonçant un procédé hypocrite de Noailles à son égard, le duc ne peut retenir son admiration pour ce champion de la ténèbre : « Il est vrai que c'est un raisonnement de démon, duquel il a toutes les qualités : profondeur, noirceur, calomnie, attentat à tout, assassinat, ambition sans bornes, ingratitude exquise, effronterie sans mesure, méchanceté de toute espèce la plus atroce, scélératesse la plus raffinée, la plus consommée ; mais il est vrai aussi que ce raisonnement en a toute l'étendue, la réflexion, l'esprit, la finesse, la justesse, l'adresse, que la conjoncture de l'exécution en couronne toute la prudence qui s'y pouvait mettre et que le tout ensemble est sublimement marqué au coin du Prince des démons, qui seul l'a pu inspirer et conduire. » Enfin, à propos des messes noires du duc d'Orléans, il évoque « les justes tromperies du diable que Dieu permet pour punir des curiosités qu'il défend, le néant et les ténèbres qui en résultent au lieu de la lumière et de la satisfaction qu'on y recherche ».

Ici, Saint-Simon se démarque et porte bien son nom (« Simon », étymologiquement, est en hébreu celui qui écoute et entend). Car si l'intelligence peut être diabolique, la virevolte du verbe est toujours proprement angélique. Elle consiste à transmuter en musique de mots l'assourdissant mutisme du Monde, conformément au « miracle visible de Celui qui met des bornes à la mer et qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. »

Stéphane Zagdanski